

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 30 mai 2026. BEETHOVEN / MAHLER. Alexandre Kantorow (piano), Orchestre national du Capitole de Toulouse, Tarmo Peltokoski (direction)

Ce samedi 30 mai, Toulouse a vécu un incroyable concert donné devant une Halle aux grains pleine et qui a suscité un grand enthousiasme. Alexandre Kantorow reste le sublime interprète de la soirée que le public sait trouver à chaque concert.

Nous attendions le *Quatrième concerto* de **Beethoven** depuis les *Rencontres Musicales* de Nîmes, à l'été 2025. Lors du concert final, le jeune pianiste nous avait gratifié de [la fin du concerto avec un mouvement lent de rêve et un final flamboyant](#). Il aborde ce *Quatrième concerto* avec imagination et fantaisie, un jeu souverain, des couleurs somptueuses et des nuances superbes. Les traits peuvent être à la fois virtuoses et malicieux. La beauté de ses sonorités est un véritable feu d'artifice. L'évidence du propos prouve sa compréhension intime de Beethoven. Le deuxième mouvement est joué avec une simplicité déroutante : il amène un orchestre d'une rare brutalité à le rejoindre dans la musique la plus pure. A lui tout seul il donne à ce mouvement sa dimension mythique : Orphée attendrissant cerbère.

Le final qui peut caracoler et dans une facétie partagée faire dialoguer soliste, chef et musiciens n'a pas été le bouquet final attendu. Une question demeurera tout du long. Comment ce rendez-vous de deux jeunes musiciens a-t-il pu être si peu abouti ? **Tarmo Peltokoski** a gardé une battue brutale et peu nuancée et n'a pas dialogué malicieusement avec le pianiste. Le *forte* a été la nuance presque unique de l'orchestre. Le public a été enthousiasmé par le jeu souverain et généreux d'Alexandre Kantorow, et lui a fait une très longue ovation. Le *bis* que le pianiste prodige nous a proposé restera dans les mémoires. Cette *paraphrase* absolument sidérante de la fin de *Tristan*, débutant avec des accords d'une rare noirceur. Puis il nous a fait gagner la lumière spatiale de la transfiguration d'Isolde comme avec la plus belle cantatrice. La chant éperdu de Kantorow, la profondeur des accords, la puissance de sa main gauche nous ont offert un orchestre et un chant wagnérien sublimes. Et quelles couleurs sous le doigts du pianiste ! Les qualités musicales inouïes ont complètement sidéré le public comme les musiciens de l'orchestre. Jamais un entracte n'aura été aussi nécessaire pour redescendre sur terre.

Car la deuxième partie du concert comprenait la **Sixième symphonie** de **Mahler** qui ouvre un univers très éloigné. Cette *Symphonie* est plus difficile qu'il n'y paraît et le jeune *maestro* s'y est un peu fourvoyé. Il nous a proposé une version très enthousiaste, peu maîtrisée ,parfois confuse. L'**Orchestre national du Capitole** a été d'une splendeur sonore inouïe. Le cor *solo* a été de toute beauté. Les cuivres ont été rutilants et les gros cuivres très impressionnants. Le Célesta particulièrement expressif. Évidemment les bois si subtils de la phalange toulousaine ont été merveilleux. Les cordes – pourtant en nombre et vaillantes – ont quelquefois été couvertes par les cuivres. L'enthousiasme de Tarmo Peltokoski est grand, il a des gestes démonstratifs et ne cache pas son plaisir à diriger un orchestre si conséquent. Plus d'un a regretté un propos peu mahlérien. En effet, si la grandeur a

été présente, ce sont les moments de tendresse et de sarcasme qui ont manqué. Les couleurs rutilantes de l'orchestre ont été impressionnantes, les *fortissimi* ont été à la limite de la saturation, mais nous avons eu à côté bien peu de nuances, pas de mystère ni de couleurs subtiles. Le public a acclamé un superbe orchestre bien mis en valeur mais les subtilités de la *Sixième symphonie* surtitrée « *Tragique* » n'ont pas été interprétées ce soir. Un peu comme une répétition générale... Le concert à Paris, à La Philharmonie le 2 juin, est lui aussi affiché complet, espérons qu'il sera plus abouti...

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 30 mai 2026.
BEETHOVEN / MAHLER. Alexandre Kantorow (piano), Orchestre national du Capitole de Toulouse, Tarmo Peltokoski (direction). Crédit photographique (c) Romain Alcaraz

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 23 mai 2026. RESPIGHI / CHAUSSON / ROPARTZ. Stéphane Degout (baryton), Orchestre national

du Capitole de Toulouse, Roberto González-Monjas (direction)

La Halle aux Grains de Toulouse vibrait encore sous les derniers arpèges des *Pins de Rome* d'Ottorino Respighi lorsque le public, debout, a offert une ovation méritée à l'Orchestre national du Capitole de Toulouse et au jeune (et brillant !) chef espagnol Roberto González-Monjas. Un concert qui a été une véritable fresque en quatre tableaux – où l'eau, le rêve, les sentiments et la lumière éternelle de Rome se sont succédé avec une grande intensité.

Dans les fameuse *Fontaines de Rome* du même Respighi, données en début de soirée, **Roberto González-Monjas** a installé une transparence lumineuse. La fontaine Valle Giulia à l'aube (*allegro moderato*) naissait dans un bruissement délicat des cordes, presque impressionniste. Puis, la fontaine du Triton, avec ses cuivres éclatants et ses appels de cors, a déployé une joie dansante. Moment de pur ravissement : la fontaine de Trevi à midi, où l'orchestre, sous la baguette précise du chef espagnol, a fait rugir les trompettes et les trombones en une marée solennelle. Enfin, la fontaine de la Villa Médicis au crépuscule, murmurante et nostalgique, s'est éteinte comme une promesse.

Puis vint le *Poème de l'amour et de la mer* d'**Ernest Chausson**. **Stéphane Degout**, déjà acclamé en entrant en scène, s'est révélé comme un poisson dans l'eau dans cette mélodie française sublime. Sa voix de baryton, chaude, profonde et

d'une clarté parfaite, a porté les vers de Maurice Bouchor avec une tendresse déchirante. Dans *La Fleur des eaux*, on entendait la houle ; dans *La Mort de l'amour*, la résignation tragique. L'**Orchestre national du Capitole de Toulouse**, d'une pâte sonore veloutée, accompagnait sans jamais couvrir. À la fin du dernier poème, un long silence très révélateur s'est installé parmi l'auditoire, gage d'une émotion forte et partagée !

En deuxième partie de soirée, place d'abord à **Guy Ropartz**, beaucoup moins connu, et qui a été une révélation. Ses *Quatre poèmes d'après l'intermezzo d'Heinrich Heine* ont vu Degout se muer en tragédien lyrique. La mer y est tour à tour miroir du désir (« *Le ciel, la mer et la bien-aimée* ») et tombeau. Dans le troisième poème, « *Et ta vie et ta mort seront chantées* », le baryton Français a touché au sublime, soutenu par des cordes graves presque chuchotées. González-Monjas a dessiné des clairs-obscurs d'une intelligence rare, et le baryton a reçu des acclamations renouvelées.

Enfin, l'apothéose : *Les Pins de Rome* de Respighi. Comme un retour au plein soleil après la mélancolie. Les pins de la Villa Borghèse : un tourbillon d'enfants imaginaires, les cordes piquées et légères. Pins près d'une catacombe : un mystère sourd, puis un chant religieux du hautbois. Pins du Janicule : le rossignol (avec une musique enregistrée, mais comme une astuce technologique intégrée avec naturel) a fasciné par sa poésie crépusculaire. Et enfin, l'inévitable, l'impressionnante Voie Appienne : une montée lente, irrésistible, des tambours lointains aux cuivres éclatants, l'orchestre entier déchaîné, l'aigle romaine planant au-dessus de la Halle aux Grains. Le chef González-Monjas, ce jeune maître espagnol à la gestuelle élégante et incandescente à la fois, a tenu la tension jusqu'à la dernière note, laissant l'orchestre rugir dans une lumière de fin du monde.

Hier soir, l'eau de Rome, la mer d'amour et de mort, et les pins millénaires ont coulé dans nos cœurs comme une seule et

immense vague. Un magnifique concert !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 23 mai 2026.
RESPIGHI / CHAUSSON / ROPARTZ. Stéphane Degout (baryton),
Orchestre national du Capitole de Toulouse, Roberto Gonzalez-
Monjas (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

**CRITIQUE, concert. TOULOUSE,
Halle aux Grains, le 18 avril
2026. LALO / BEETHOVEN.
Daniel Müller-Schott
(violoncelle), Orchestre
national du Capitole de
Toulouse, Kazuki Yamada
(direction)**

À la tête de l'Orchestre national du Capitole de
Toulouse des grands soirs, qu'il connaît bien et
qu'il transforme régulièrement en écrin sonore

éblouissant, le maestro japonais Kazuki Yamada a offert au public de la Halle aux Grains un voyage d'une cohérence et d'une intensité rares.

L'émotion était pourtant née d'un imprévu : la violoncelliste allemande Marie-Elisabeth Hecker, souffrante, a dû déclarer forfait. C'est alors que son compatriote et ami Daniel Müller-Schott, artiste au sommet de son art, a accepté de la remplacer au pied levé. Un défi relevé avec un *brío* !

Le programme s'ouvrait sur une pièce fascinante de la jeune compositrice coréenne **Song Aa Park**, *Sa-li (Gap of the Time)*. Yamada a su déployer toute la subtilité des couleurs de l'orchestre, faisant naître de cette partition contemporaine un paysage mystérieux et aérien, où le temps semblait suspendu. Le public, d'abord saisi par cette modernité éclatante, a vite été conquis par la poésie limpide qui s'en dégageait.

Puis vint l'heure du Concerto pour violoncelle d'**Édouard Lalo**. Quelle entrée que celle de Daniel Müller-Schott, avec une l'évidence qui s'impose : le soliste s'approprie l'œuvre avec une autorité lumineuse et une tendresse profonde. Le violoncelle chante, rugit, murmure. Dans l'*Adagio*, la complicité avec Yamada est telle que l'orchestre respire à l'unisson du soliste, dans un dialogue d'une touchante intimité. Le final, virtuose et espagnol, a littéralement électrisé la salle. Tonnerre d'applaudissements et rappels nourris de la part du public : Müller-Schott, modeste et rayonnant, lui a offert un émouvant extrait d'une des *Suites* de Bach.

Après l'entracte, Yamada nous a offert un **Debussy** de haute volée : *Images pour orchestre*. Dès les premières mesures des

Gigues, la magie a opéré. Yamada, avec une gestique précise et aérienne, a fait émerger ce paysage mélancolique et brumeux, typiquement debussyste. Le hautbois d'amour, magnifiquement timbré, a entamé sa danse douce-amère, tandis que les cordes, en sourdine, tissaient un tapis de brume vibratile. On entendait presque les brouillards de Londres et les pas étouffés d'un carnaval lointain. Le chef japonais a su préserver cette ambiguïté délicieuse entre l'ironie et la tendresse, chaque phrasé respirant avec une liberté infinie.

Puis ce fut le *hit* que constitue *Ibéria* – un choc, une explosion de couleurs et de chaleur. Yamada, familier de ce répertoire, a transformé la Halle aux Grains en une arène andalouse baignée de soleil. Les castagnettes ont claqué, les tambourins ont vibré, et les cuivres, d'une présence éclatante, ont lancé leurs appels enflammés. On a littéralement vu le flamenco, senti les parfums d'oranges amères et de jasmin. Le chef a magnifié les trois pans de cette fresque : les rythmes capiteux des *Rues et chemins*, la sensualité rêveuse des *Parfums de la nuit* (où la flûte solo et la clarinette ont suscité des frissons), et enfin la fièvre endiablée du *Matin d'un jour de fête*. L'orchestre, totalement libéré, a déchaîné une joie sonore communicative, chaque pupitre semblant s'amuser comme un enfant pris dans une ronde géante.

Enfin, Yamada a refermé l'œuvre avec les *Rondes de printemps*. Plus qu'une conclusion, ce fut une apothéose de légèreté. Le chef a sculpté cette immense farandole avec une transparence d'eau de roche, faisant dialoguer les rondes enfantines populaires avec les harmonies les plus sophistiquées de Debussy. Les cordes aiguës, cristallines, et les bois, espiègles, se sont poursuivis en un tourbillon de joie pure. Sous la baguette lumineuse de Yamada, l'orchestre a déployé une énergie juvénile et une précision quasi chorégraphique. La salle, suspendue à chaque note, a vu naître sous ses yeux un printemps musical d'une fraîcheur inouïe – comme une gerbe

d'étincelles et de pétales lancée au ciel de la Halle aux grains. *Bravo Maestro !*

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux Grains, le 18 avril 2026. LALO / BEETHOVEN. Daniel Müller-Schott (violoncelle), Orchestre national du Capitole de Toulouse, Kazuki Yamada (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 7 avril 2026. BACH : Messe en si. Choeur Accentus & Monteverdi Choir, Insula Orchestra, Laurence Equilbey (direction)

Juste après les fêtes pascales, la *Messe en si* de J. S. Bach est un choix particulièrement judicieux. Ce chef-d'œuvre absolu ne cesse de séduire, d'impressionner et laisse sans voix. Immense fresque dans laquelle le contrepoint est

roi, sa beauté formelle égale sa portée spirituelle. Ce soir le public de la Halle aux Grains de Toulouse a vécu un moment exceptionnel tant l'interprétation a semblé idéale sur tous les plans.

Le premier choc dès le *Kyrie* est cette absolue beauté du chœur. Le choc sera de plus en plus intense. C'est comme si les deux chœurs avaient fusionné offrant leurs excellences comme exponentielles. Sur le papier, en effet associer le **Chœur Accentus** et le **Monteverdi Choir**, c'est comme marier deux perfections. Le Chœur Accentus, créé par **Laurence Equilbey**, a des qualités de nuances, de ductilité, d'équilibre des pupitres et de beauté vocale extrêmement rares. Le *Monteverdi Choir* de **John Eliot Gardiner** a tout simplement été nommé meilleur chœur par les *Oper award 2024*. Ses qualités théâtrales, son sens du texte et son équilibre des pupitres sont légendaires ; ils connaissent Bach par cœur pour l'avoir tant chanté sous la direction inspirée de Gardiner (leur périple des *Cantates* en 2000, resté dans toutes les mémoires et dans nos discothèques, est une référence inimitable). Dès le *Kyrie*, nous avons donc été saisis par un idéal de perfection atteint. La beauté du son, le parfait équilibre, la fusion vocale au sein des pupitres, l'articulation limpide nous ravissent. L'**Insula Orchestra** n'est pas en reste et avec des instruments anciens aux sonorités riches, il sera un partenaire splendide tout du long. Et Bach réserve des moments sublimes à presque tous les instruments. Ce sera chaque fois une véritable fête. Les solistes également seront sur le même plan.

La direction de **Laurence Equilbey** est un modèle d'élégance, de souplesse et de précision. Les gestes gracieux et dansants font des arabesques et rien n'est jamais raide, tout est souplesse. Il se dégage de cette direction une mise en valeur

constante du caractère dansant de cette partition. La direction de Laurence Equilbey n'abandonne jamais la mise en valeur de la richesse de la construction avec une parfaite lisibilité de tous les plans. La soprano **Nuria Rial** est souvent en mouvement, comme dansant durant ses airs. L'alto Anna Lucia Richter au timbre prenant possède une ligne de chant particulièrement émouvante. Elle va atteindre au sublime dans son *Agnus Dei*. Le *tempo* particulièrement lent est complètement habité et ne semble pas la mettre en difficulté. **Werner Güra**, ténor lumineux, possède une souplesse admirable. Il est d'une élégance constante. **Gerrit Illenberger**, en basse, semble être en très léger retrait par rapport à ses collègues mais n'a rien de démeritant tant son chant est splendide. Le latin chanté est très germanique et permet des effets très solides. Les phrasés privilégient souvent la précision rythmique sans pourtant rien lâcher sur le caractère dansant tout en souplesse. Cela met en lumière les éléments très modernes de la partition, comme des contretemps et des effets *swingants*.

Une courte pose est nécessaire pour réajuster l'accord (la sécheresse de la vaste Halle-aux-Grains est redoutable pour les instruments baroques). Donnée sans entracte, la messe avance avec une énorme conviction. Cette interprétation se rapproche d'un idéal d'émotion. Le sens de la rhétorique contenu dans la partition est particulièrement manifeste. Le *Crucifixus* ferait pleurer des pierres et le *Et resurrexit* est une véritable explosion de joie incompressible. Le *Credo* est comme gravé dans le marbre. Dans le *Sanctus*, les vagues, reposant sur des basses splendides, sont d'une présence admirable évoquant un océan de foi que rien ne peut limiter. Le final *Donna nobis*, avec les solistes qui rejoignent le chœur, semble particulièrement important en ces jours si assombris par des conflits guerriers actuels si nombreux. L'ampleur de ce final laisse le public abasourdi.

La concentration du public et son quasi-silence absolu

témoignent de la grâce qui ce soir est descendue. Les artistes eux même ont semblé ravis par leur interprétation qui a obtenu un succès retentissant. La gratitude a été particulièrement vive car la spiritualité et la beauté se sont mariées comme rarement. Laurence Equilbey en associant son chœur et son orchestre avec le Monteverdi Choir a réussi un pari audacieux. Cette interprétation semble concentrer les qualités des versions de référence comme celle de Herreweghe, de Gardiner, Savall ou Jacobs. On espère un enregistrement de cette interprétation tout à fait exceptionnelle. La profondeur de cette interprétation est inoubliable car elle rencontre la profondeur de l'œuvre.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 7 avril 2026. BACH : Messe en si. Choeur Accentus & Monteverdi Choir, Insula Orchestra, Laurence Equilbey (direction). Crédit photographique (c) Hubert Stoecklin

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 31 mars 2026. MOZART / RAVEL / RACHMANINOV. Martha ARGERICH

et Dong HYEK LIM (pianos)

Chaque venue de Martha Argerich à Toulouse est un triomphe. Son éternelle jeunesse subjugue. Son jeu souple, félin et facétieux ensorcèle. En véritable

Déesse de la Musique, elle a bénéficié d'une *standing ovation* en fin de concert. Le duo qu'elle forme avec le jeune pianiste coréen Dong Hyek Lim est bien rodé. Il faut dire que les deux pianistes se sont surpassés. Ils se connaissent très bien et leurs qualités se mutualisent.

Au terme d'un récital généreux, devant le succès obtenu ils ont donné deux *bis*. Cela a formé plutôt une troisième partie de concert car le deuxième *bis* a été la magnifique *Fantaisie* de **Schubert** en *fa mineur* pour 4 mains. La première partie a offert la *Sonate pour 2 pianos* de **Mozart** et l'adaptation de *La Valse* de Ravel pour 4 mains. En deuxième partie, les trois terribles *Danses symphoniques* de **Rachmaninov** avec des difficultés rythmiques incroyables. Nos deux pianistes n'ont fait qu'une bouchée des pièges de ces trois œuvres. La virtuosité et la vivacité rythmique des deux pianistes est égale. Ce serait déjà en soi un miracle mais il faut rajouter le charisme de Martha Argerich qui irradie.

Si dans Mozart un petit déséquilibre s'est parfois fait percevoir, cela n'a rien enlevé au charme de cette magnifique interprétation du chef d'œuvre mozartien. Martha Argerich a un jeu d'une souplesse incroyable, ses traits sont vifs et ses nuances exquis. Son partenaire au premier piano est solaire, plein de force et joue un piano victorieux plus extraverti. Ce jeu moins nuancé, moins souple et plus solide, a par moment créé un petit décalage de musicalité. C'est dans le deuxième mouvement, moins virtuose que l'accord a été parfaitement

trouvé. *La Valse* de **Ravel** avec Martha au premier piano a été d'une osmose rythmique sidérante, avec des couleurs, des nuances et des phrasés d'une rare subtilité. Partition dont l'effet grisant orchestral a été parfaitement rendu sous des mains si musicales. En deuxième partie, les *Danses symphoniques* de Rachmaninov (dans cette version audacieuse à deux pianos de la main du compositeur) ont monté d'un cran dans la virtuosité. Le jeu a été vibrant, les couleurs ont explosé et les nuances sont devenues fulminantes.

La joie de partager cette musique avec le public a été d'une force communicative. Le succès retentissant a permis d'obtenir un premier *bis*. Une adaptation à 4 mains d'un *choral* de **Bach** a été d'une poésie totale. Puis, on n'osera pas le qualifier de *bis* tant cela représente une troisième partie de programme : la *Fantaisie* pour 4 mains de Schubert a été l'œuvre la plus parfaite de la soirée. Ainsi des absolus chefs d'œuvres ont encadré la soirée : la *Sonate* de Mozart à 2 pianos et la *Fantaisie* de Schubert à 4 Mains. Nos deux artistes musiciens nous ont offert une soirée rare de partage musical. La *standing ovation* spontanée n'a été qu'une évidence devant tant de générosité. Une nouvelle soirée inoubliable grâce aux **Grands Interprètes**.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 31 mars
2026. MOZART / RAVEL / RACHMANINOV. Martha ARGERICH et Dong
HYEK LIM (pianos). Crédit photographique (c) Hubert Stoecklin

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 13 mars 2026. PENDERECKI / CHOPIN / LUTOSLAWSKI. Mao FUJITA (piano), ORCHESTRE NATIONAL DU CAPITOLE, Tarmo PELTOKOSKI (direction)

En cette soirée du 13 mars, Toulouse attendait ardemment le retour de son directeur artistique éloigné de la scène pour raison médicale. Une Halle-aux-Grains pleine à craquer et la présence du Consul de Finlande l'attestaient. Le programme du concert dédié à la Pologne a déconcerté une partie du public. Le fait que Tarmo Peltokoski n'ait pas dirigé depuis novembre 2025 a changé la donne : cela ne représente plus un concert expérimental au sein d'une saison et devient le point de mire du landernau musical Toulousain. Force est de constater qu'une certaine déception a dominé la soirée.

La première œuvre met en valeur toutes les cordes de l'orchestre. Cette œuvre totalement expérimentale de **Penderecki** a été dans un deuxième temps dédiée aux victimes d'Hiroshima. En moins de 10 minutes, toute l'horreur de la mort par la bombe atomique fait irruption. C'est d'autant plus violent dans notre époque de retour de la guerre. Tarmo

Peltokoski domine parfaitement la partition et semble concentré et appliqué. La complexité des textures est maîtrisée, le jeu des cordes est virtuose entre frappe de l'instrument, notes jouées *pianissimo*, notes en *pizzicati*, les *glissandi* et le jeu *sul ponticello* : tout un tas de sonorités rares et complexes se superposent. La virtuosité prend toutefois le pas sur l'émotion. Le public applaudit d'admiration.

L'installation spectaculaire du piano sorti de terre permet au pianiste japonais **Mao Fujita** d'entrer en scène. Vainqueur en 2017 du concours Clara Haskil, une grande musicalité était attendue de sa part. Tarmo Peltokoski allait montrer ses qualités d'accompagnateur dans un *Concerto* exigeant un subtil équilibre. Dès les premières notes de la longue introduction musicale, un malaise s'est installé car ce son compact, lourd et puissant ne semblait pas accordé à la délicatesse de l'orchestration de **Chopin**. Il faut dire que l'orchestre était pléthorique (8 contrebasses). L'entrée du pianiste a ensuite été générique en termes de sonorité avec une timbre vide d'émotion et une totale absence de nuances, comme l'orchestre lui-même qui est resté dans un *mezzo forte* tout le long. Nous étions nombreux à chercher désespérément Chopin ce soir. Las, ce répertoire ne convient ni au chef ni au pianiste. Applaudi pour son jeu sans faille, Mao Fujita offre un bis maniéré : *La plus que lente* de **Debussy** demande une autre poésie et un autre jeu de couleurs et de belles nuances... Rendez-vous manqué avec le jeune Mao Fujita ce soir visiblement hors du répertoire qui lui convient.

Pour la deuxième partie de concert, **Tarmo Peltokoski** semble prendre plaisir à diriger la très complexe 3ème *Symphonie* de **Lutoslawski**. C'est très brillant, impeccablement dirigé avec clarté et rigueur. Mais aucune émotion ne naît de cette interprétation, malgré un orchestre absolument somptueux de timbre, de nuances et de phrasés, et des percussions particulièrement virtuoses.

Le retour de Tarmo Peltokoski est une très bonne nouvelle pour la maison Capitole et son public. Nous attendons le jeune *maestro* pour des concerts à venir plus à même de révéler ses talents d'interprète. Ce retour ce soir est comme en demi-teinte, une mise en bouche un peu fade.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 13 mars 2026. PENDERECKI / CHOPIN / LUTOSLAWSKI. Mao FULITA (piano), ORCHESTRE NATIONAL DU CAPITOLE, Tarmo PELTOKOSKI (direction).
Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 24 novembre 2025. MENDELSSOHN / POULENC / TCHAIKOVSKI. Arthur et Lucas Jussen (pianistes), Münchner Philharmoniker,

Tugan Sokhiev (direction)

Les Grands Interprètes fêtent avec lustre leur 40ème anniversaire, avec la venue à Toulouse du *Münchner Philharmoniker* dirigé par Tugan Sokhiev, tant aimé des Toulousains. La phalange bavaroise a été dirigée par d'immenses chefs, le plus connu étant Gustav Mahler qui a créé, à leur tête, deux de ses *Symphonies*. Un autre des plus prestigieux est sans conteste le chef roumain Sergiu Celibidache qui – avec une [*discographie majestueuse*](#) de magnifiques concerts radiodiffusés – a fait rayonner l'orchestre dans le monde entier, surtout grâce aux *Symphonies* d'Anton Bruckner.

Ce soir, **Tugan Sokhiev** les dirige dans des œuvres que le chef ossète aime particulièrement. De ses attaches à Toulouse comme directeur artistique, il a développé une belle connaissance de la musique française. Le *Concerto pour deux pianos* de **Francis Poulenc** est comme une farce gigantesque : deux pianistes super-solistes auxquels il est demandé une virtuosité diabolique dialoguent avec un orchestre farceur. Dès leur fulgurante entrée en scène, les deux frères pianistes **Lucas et Arthur Jussen** forcent l'admiration. Comme deux diabolotins blonds, ils sautillent vers les pianos et dans une complicité joyeuse ne font qu'une bouchée de la partition si terrible. Tout leur semble facile et la légèreté de leur toucher, leur énergie et leur joie partagée font mouche. C'est une interprétation idéale. Leur jeu fusionnel, leurs œillades et leurs mouvements primesautiers font merveille. Tugan Sokhiev allège l'orchestre au maximum tout en obtenant un brillant particulier. Cette partition malicieuse, voire moqueuse, est

parfaitement interprétée par ces musiciens habiles. Les deux jeunes pianistes offrent un bis paisible après tant de frénésie, l'adaptation d'une pièce de Bach pour deux pianos qui apporte un peu de calme.



Après l'entracte, l'orchestre s'étoffe jusqu'à huit contrebasses pour la 4ème *Symphonie* de **Piotr Ilitch Tchaïkovski**. Tugan Sokhiev a enregistré cette *Symphonie* avec l'Orchestre National du Capitole en 2006. Il l'a très souvent dirigée. C'est un peu une œuvre fétiche. En 2013, lorsqu'il était venu ici avec le *Wiener Philharmoniker*, il avait offert cette même *Quatrième symphonie*. L'entendre proposer la même judicieuse interprétation avec ces phalanges prestigieuses, si différentes, est un vrai bonheur. Si la première version toulousaine garde une fraîcheur et une énergie particulière avec des orchestres plus imposants, Tugan Sokhiev garde sa

vision. Moins sombre que les deux *Symphonies* suivantes du maître Russe, il réserve à cette œuvre des moments de bonheur et même de joie. La souplesse du discours, les phrasés élégants, le dosage parfait des nuances, et cette science des *crescendi*, font merveille. Tugan Sokhiev danse plus qu'il ne dirige. Ses mains nues semblent créer la musique sous nos yeux. C'est aussi beau à regarder qu'à écouter. L'orchestre munichois est royal : opulent de cordes, ronds de bois et mordorés de cuivres. Les solistes sont brillantissimes (hautbois, clarinette flûte, piccolo, cors, trompettes et gros cuivres). La beauté sonore permanente de cette Symphonie est pour le public un moment de véritable ferveur, et les applaudissements sont particulièrement nourris.

Un concert magnifique qui fait honneur à cette anniversaire des 40 ans des Grands Interprètes !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 24 novembre 2025. MENDELSONN / POULENC / TCHAIKOVSKI. Arthur et Lucas Jussen (pianistes), Münchner Philharmoniker, Tugan Sokhiev (direction). Crédit photo (c) Hubert Stoecklin

**CRITIQUE, concert. TOULOUSE,
Halle-aux-Grains, le 6**

novembre 2025. RACHMANINOV / HOLST. Roman Borisnov (piano), Orchestre national du Capitole de Toulouse, Ryan Bancroft (direction)

Des astres hostiles nous ont privés de Tarmo Peltokoski et de Yuja Wang, tous deux souffrants.

Mais un tout jeune pianiste de 23 ans, Roman Borisnov et un chef bien connu des Toulousains, Ryan Bancroft ont sauvé le concert. Moyennant un petit changement de *concerto*. Car nous avons enendu le célébriissime *2ème Concerto* de Sergueï Rachmaninov en lieu et place du terriblement révolutionnaire *2ème concerto* de Sergueï Prokofiev.

Le pianiste russe sait doser à la perfection les nuances et débute le *concerto* sur un *crescendo* magnifiquement réalisé. Ryan Bancroft répond de la même veine, avec une direction souple et ample. Nous aurons donc une version opulente et généreuse de ce *concerto*. C'est de la si agréable musique jouée ce soir avec une grande ampleur et un total confort. La virtuosité ne fait pas peur au jeune Borisnov, qui a des moyens exceptionnels. La direction à main nue de Ryan Bancroft permet aux instrumentistes de chanter et la largeur des phrasés est très belle. Le deuxième mouvement gagne une dimension plus chambriste et les musiciens de l'**Orchestre national du Capitole de Toulouse** font des merveilles, félicitons le cor solo, le hautbois et la flûte, sans oublier

la clarinette et bien sûr le violoncelle. Le *finale* met en lumière les cuivres graves terriblement beaux. Et toujours cette direction ample et chantante qui fait des merveilles. L'ovation du public permet au jeune pianiste d'offrir un *bis* aussi facétieux que virtuose. Il s'agit d'une belle découverte et d'un artiste à suivre : Roman Borisnov, car il semble avoir déjà à 23 ans une très belle maturité.

Pour la deuxième partie du concert, l'orchestre s'étoffe considérablement pour **Les Planètes** de **Gustav Holst**. Cette suite orchestrale est une merveille d'originalité et de possibilités orchestrales. Chaque pupitre a son moment de gloire. C'est sous une direction toujours vaste et généreuse de Ryan Bancroft que la phalange capitoline va magnifier la partition. Les cuivres sont superlatifs dans *Mars*. Puis la magie des flûtes, des harpes et du célesta fait rêver à cette paix tant désirée. Le *Scherzo* bondissant de *Mercur*e est superbement dirigé par Ryan Bancroft, qui trouve une légèreté et un esprit délicat dans sa main. La fête musicale de *Jupiter* met en valeur les violons, les timbales et le brillant des cuivres. C'est vraiment euphorisant ! Assurément le chef et l'orchestre trouvent une entente parfaite. Dans *Saturne*, c'est l'étrangeté qui s'invite, et l'orchestre semble partir vers l'infini du temps et de l'espace. L'effet sur le public est incroyable. *Saturne* va nous réveiller, puis l'humour mis dans la direction par Ryan Bancroft va permettre aux instrumentistes de briller par une virtuosité totalement maîtrisée – et dont tous semblent beaucoup s'amuser. Le *finale* avec *Neptune* va porter le public au sommet de sa ferveur en des applaudissements nourris. Le **Chœur de femmes "Latvija"**, a magnifiquement chanté sa partie sublime de mystère.

Un vrai beau concert qui a eu un succès retentissant -et a fait bien des heureux en deux soirées.

CRITIQUE, concert.Toulouse, Halle-aux-Grains, le 6 novembre 2025. RACHMANINOV / HOLST. Roman Borisnov (piano), Orchestre national du Capitole de Toulouse, Ryan Bancroft (direction).
Crédit photo (c) Romain Alcazar

**CRITIQUE, concert. TOULOUSE,
Halle aux Grains, le 30
octobre 2025. BRAHMS /
VAUGHAN-WILLIAMS. Adam LALOUM
(piano), Orchestre National
du Capitole de Toulouse,
Frank Beermann (direction)**

Ce nouveau concert par l'ONCT à la Halle aux Grains de Toulouse est né sous des auspices hostiles. Tarmo Peltokoski souffrant a annulé sa présence toulousaine pour ce concert, les deux suivants la semaine prochaine et la direction de Don Juan au Capitole. Puis ce fût le pianiste Anton Mejias qui a dû rejoindre sa famille pour un

deuil. La chance a souri aux organisateurs lorsqu'Adam Laloum a répondu présent pour le *Premier concerto* de Johannes Brahms qu'il aime tant ; Frank Beermann de son côté ayant accepté de diriger le concert sans changer le programme taillé sur mesure pour Tarmo Peltokoski.

Adam Laloum joue Brahms divinement. Ses enregistrements sont plébiscités. Sauf celui des *concertos* de Brahms en raison d'un chef pas à sa hauteur. Ce soir l'accord avec l'orchestre et le chef est idéal. Dès le début, Frank Beermann adopte un *tempo* mesuré, son orchestre gronde et rugit, la puissance plus impressionnante que la force. Ce *tempo* plutôt lent permet de vivre l'extraordinaire construction orchestrale de l'introduction du *concerto*. Adam Laloum écoute et déguste cette page orchestrale si splendide. L'entrée du pianiste est toute en élégance et délicatesse. Petit à petit le jeu de Laloum se fait plus puissant et l'équilibre trouvé est une véritable splendeur de poésie, d'écoute et de partage. Les nuances sont particulièrement délicates tant du côté du pianiste que du chef. Le premier mouvement est très contrasté et permet une écoute merveilleuse de toutes les richesses de la partition. C'est dans le deuxième mouvement qu'un miracle se produit. Le *tempo* retenu, les nuances *pianissimo* exquises, les couleurs splendides de l'orchestre, le piano irisé de Laloum, tout se répond en un dialogue de pure poésie. Le temps est comme suspendu, les nuances piano sont à la limite du silence. Le troisième mouvement va exulter et les couleurs vont se magnifier. Le piano de Laloum trouve de nouvelles nuances et des couleurs infinies, l'orchestre participe activement à cette fête d'un Brahms heureux et joueur. Frank Beermann est à l'écoute de son soliste dont il accueille toutes les propositions originales avec complicité. La beauté de cette interprétation scelle une entente musicale au sommet. Le public et l'orchestre applaudissent à tout rompre ce

magnifique moment musical de pure grâce. Adam Laloum offre en bis un extrait de Schubert, autre compositeur dont il est le chantre.

Pour la deuxième partie, la ***Symphonie Antartica*** de **Ralph Vaughan-Williams** va être une découverte pour une grande partie du public. L'effectif exigé est considérable avec deux harpes, de nombreuses percussions, une machine à vent et un chœur de femmes. Le **Chœur de femme de Lettonie « *Latvija* »** entoure une soliste soprano pour une partie vocale sans parole. Dès les premières notes une impression d'ouverture et de largeur du son se produit. C'est grand et fort. Frank Beermann habitué à diriger (et comment) les vastes partitions de Wagner et Richard Strauss est tout à son aise ici. Les effets orchestraux sont brillamment offerts au public. La machine à vent est très crédible, mais en fait il ne se passe pas grand-chose une fois que la surprise des effets est passée. Le chœur a une action de mystère très réussie. Les percussions sont terribles, l'orchestre est toute force et puissance. Le succès est retentissant car la virtuosité orchestrale est tout à fait remarquable et la direction splendide de Frank Beermann galvanise ses troupes. Toutefois, après la splendeur d'écriture et de construction de la partition de Brahms celle de Vaughan Williams a pâli un peu. Les aléas nombreux n'ont pas entravé le succès de ce concert devant une Halle aux Grains bien pleine. Le public toulousain est bien là, fidèle et attentif.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux Grains, le 30 octobre 2025. BRAHMS / VAUGHAN-WILLIAMS. Adam LALOUM (piano), Orchestre National du Capitole de Toulouse, Frank Beermann (direction). Crédit photo (c) Hubert Stoecklin

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 27 septembre 2025. MESSIAEN : Turangalîla-Symphonie. Orchestre national du Capitole de Toulouse, Tarmo Peltokoski (direction)

Tarmo Peltokoski prend cette année officiellement la direction artistique de l'Orchestre National du Capitole de Toulouse. Cette saison est sa première, même si de nombreux concerts les ont réunis à Toulouse comme en tournée. Il l'ouvre donc SA saison avec l'œuvre phare qu'il a souhaitée ardemment : la grandiose Turangalîla-Symphonie d'Olivier Messiaen.

Cette œuvre composée entre 1947 et 1949 pour l'orchestre symphonique de Boston a été dirigée lors de la création par Léonard Bernstein. Depuis, les plus grands chefs s'y sont confrontés. [A Toulouse, nous l'avions entendue avec le Budapest Festival Orchestra dirigé par Ivan Fischer en 2014,](#) et l'Orchestre national du Capitole l'avait jouée avec Tugan Sokhiev quelques années auparavant. Ce soir l'Orchestre occitan est en majesté, et va offrir une plénitude sonore

rare. L'effectif monumental exigé par la partition occupe toute la scène et déborde un peu de côté. Avec dix contrebasses et treize percussions, un piano à queue, un célesta et les Ondes Martenot, rien que la vue d'un tel orchestre est un vrai bonheur. Au piano **Bertrand Chamayou** sera très à l'aise, ne faisant qu'une bouchée de la virtuosité de sa partie, apportant beaucoup de poésie dans les moments pacifiques. Le choix de cet enfant du pays toulousain est excellent et a ravi le public. Aux Ondes Martenot nous découvrons **Cécile Lartigau**, qui vient d'enregistrer cette Symphonie avec Andris Nelsons pour Deutsche Gramophone. Elle prend la relève de l'extraordinaire Valérie Hartmann-Claverie qui avait travaillé l'œuvre avec Messiaen et la jouait par cœur. Sans avoir encore toute l'aisance de sa devancière, la partie d'onde Martenot par Cécile Lartigau reste le plus beau moment de la Symphonie. Il semble que l'instrument électrique n'a pas été entendu partout.

Notre impression de 2014 reste intacte, et c'est bien l'effet musical surnaturel des ondes Martenot qui donne toute sa saveur à la partition. Quelque soient les qualités de la direction de Tarmo Peltokoski, les lourdeurs de la partition persistent à certains moments. Certes il trouve des contrastes intéressants et sa science de la direction est éclatante dans les moments rythmiques diaboliques. La concentration exemplaire, la tenue de la structure toujours très lisible, et l'attention portée à tous les détails permettent une lecture analytique parfaite. La sensualité et la tendresse sont moins réussies. C'est dans les trois derniers mouvements, en un *crescendo* fulgurant que l'art de Tarmo Peltokoski envoûte. La manière exigeante et presque furieuse dont il obtient les déhanchés dans la musique inspirée d'Amérique du Sud est enthousiasmante. Les instrumentistes de l'orchestre sont très impliqués et superbes de sonorités riches et brillantes, de précision également. Les cuivres tout particulièrement sont majestueux ,et l'on reste pantois devant la luxuriance des percussions.

Le dernier mouvement nous conduit vers un état de joie proche de la transe tout à fait incroyable. Le tout dernier accord en un *crescendo* presque infini qui se termine sur un geste du chef enlevé qui semble adresser au ciel toute la joie et la beauté de la musique. Ce final symphonique est exécuté de manière absolument extraordinaire ce soir. Nous ne pouvons que constater combien l'alchimie entre le jeune chef et l'orchestre fonctionne à merveille et souhaiter, comme Tarmo Peltokoski le dit dans le programme, que ces artistes pourront redonner cette Symphonie dans l'avenir. Pas de doute que le chef va encore mûrir son interprétation et atteindre au sublime sur toute la durée de la Symphonie déjà parfaitement mise en place, et terminée en apothéose. La salle de concert hexagonale était pleine à craquer – avec plus 2100 spectateurs. Le succès a été total avec des applaudissements nourris. La saison symphonique toulousaine démarre fort !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 27 septembre 2025. MESSIAEN : Turangalîla-Symphonie. Orchestre national du Capitole de Toulouse, Tarmo Peltokoski (direction). Crédit photo (c) OnCT